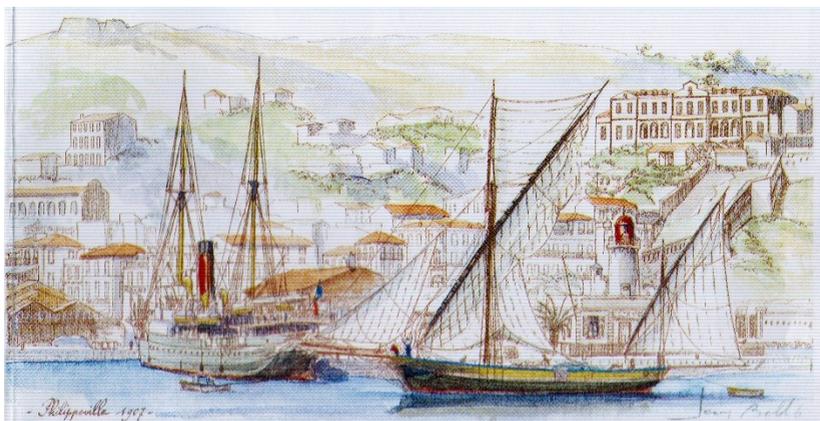


# *mémoire*

*Les cahiers d'Afrique du Nord*

## Plurielle



**Philippeville en 1907**

N°98 – Décembre 2019

cliquer sur un auteur ou u N° de page pour accéder au texte

## **Sommaire**

### **Éditorial**

La Rédaction..... 4

### **Écrivain public**

L'inauguration du premier chemin de fer à voie normale entre Casablanca et Rabat en 1925

André Maurois..... 5

### **Les chemins de mémoire**

Louis Lépine, de la préfecture de police de Paris au gouvernement général de l' Algérie

Annie Krieger- Krynicki..... 15

### **Les chemins de mémoire**

Le toubib

Gustave Khan..... 21

### **Biographie**

André GRECK

Odette Goinard..... 28

### **Les chemins de mémoire**

Les « choses mal élevées »

Pierre Lafrance.....36

### **Les chemins de mémoire**

Colloque sur « Les Phéniciens en Méditerranée

Annie Krieger- Krynicki..... 45

*Mémoire d'Afrique du Nord*

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)



# Éditorial

## La Rédaction

Chers amis lecteurs

Nous vous souhaitons une bonne et heureuse année 2020. Nous vous emmenons pour la commencer, vers de nouvelles rencontres : avec l'académicien André Maurois, dans le wagon inaugural de la ligne Casablanca-Rabat, et au terminus, le roi du Maroc Moulay Yousouf et le Maréchal Lyautey. A Alger, en 1897, avec le gouverneur général, Louis Lépine, ancien préfet de police et inventeur du fameux concours qui porte son nom. Gustave Kahn nous présente un personnage pittoresque *Le Toubib*, aux guérisons peu orthodoxes. Et si vous venez à Paris ou si vous feuillotez les journaux, à la porte d'Italie, vous verrez la statue du Maréchal Juin, due au sculpteur André Greck dont Odette Goinard nous retrace la vie.

Pour vous délasser, après ces illustres fréquentations, plongez dans le vocabulaire des collégiens délurés du quartier du Bardo à Tunis, avec leur argot propre et leurs trouvailles inventives - *Les Choses mal élevées* - rapportées par Pierre Lafrance.

Tout au long de l'année, nous vous promettons d'autres rencontres et d'autres aventures.

La Rédaction



# L'inauguration du premier chemin de fer à voie normale entre Casablanca et Rabat en 1925

**André Maurois**

En 1925 , le Maroc inaugurant le premier chemin de fer à voie normale, celui de Casablanca à Rabat, invita quelques Français de la métropole et parmi eux, des ingénieurs et deux écrivains, Emile Henriot et moi-même. A Tanger, nous prîmes notre premier contact avec l'Afrique ; nous descendîmes à terre dans les barcasses largement arrosées par les vagues qui avaient tant effrayé Guillaume II au temps de son éclat marocain. Tanger nous parut un bizarre mélange de ville orientale et de chef- lieu de canton international. A Casablanca, le maréchal Lyautey nous attendait sur le quai .

- Voulez- vous rentrer à pied avec moi ? Cela m'amuse de vous montrer la ville ...

Un grand mouvement de canne enveloppe l'immense quartier blanc, les maisons cubiques crépies à la chaux qu'assiègent les vagues roses des géraniums, les pergolas bleu vif, les larges fleurs violettes des bougainvillées qui montent vers les terrasses arabes.

- Tout ça dit le maréchal, c'étaient des camps.

- Ici , d'un saut il bondit sur le socle d'un monument

- Ici , je voulais faire quelque chose comme le jardin du Palais Royal. Vous voyez ça : Une place fleurie encadrée de longs bâtiments symétriques. Seulement j'ai été malade, très malade ; absent deux ans, ils m'ont tout abîmé. Je me suis mis en colère, une colère terrible. Seulement, que voulez-

vous, c'était fait. Moi, j'accepte toujours l'irréparable. Je m'arrangerai. Ici, nous aurons la Mairie, ici ...

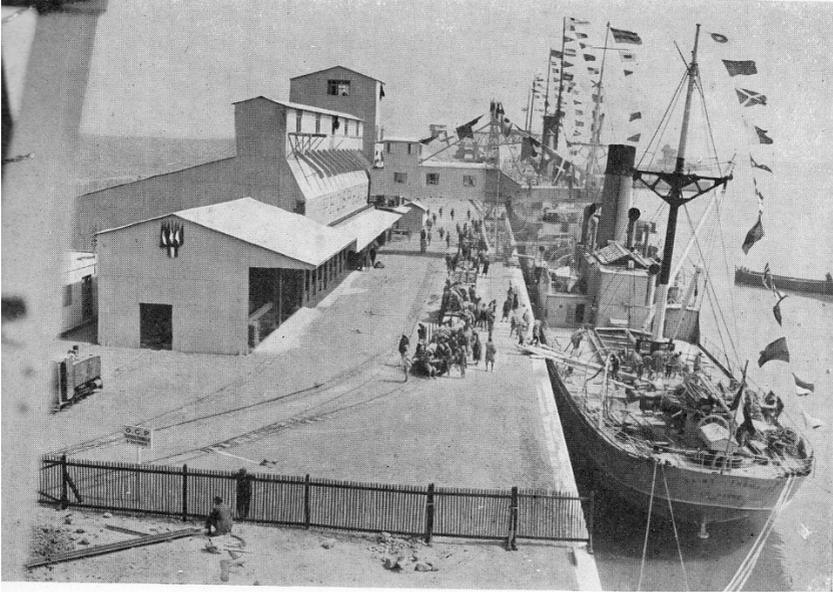
- La canne se soulève lentement comme un baguette magique. D'un coup sec, il rompt l'enchantement. Il saute en bas du socle. Les plus jeunes suivent . La partie la moins entraînée de l'escorte cherche prudemment les marches. On traverse au pas de course la caserne du 1er zouaves. Drapeau de Malakoff, médaille de Canrobert. On retrouve les voitures, les chauffeurs démarrent.

- Regardez cette rue, c'est l'axe de ma ville. Elle ira droit à la mer. Je veux que les passagers débarquent en pleine vie. Ces remparts, je les supprime. Ils ne sont pas beaux.

- Je garde ce petit marabout qui est sacré. On m'a dit : « Vous avez d'un côté des maisons basses, de l'autre, des maisons élevées ». J'ai répondu : « Justement ! A gauche, c'est la façade de la ville indigène : un fondouk arabe. A droite, façade de la ville européenne, de grands immeubles à la française »...

- Nous avons rendez- vous sur la digue, nous apercevons la longue et mince silhouette bleue qu'entourent les vestons des ingénieurs. « M, Delandre, l'ingénieur du port va vous expliquer l'état des travaux, Il explique très bien » . Il nous dit pourquoi, le port de Casablanca étant fermé par la barre, il fallait pousser la digue assez loin pour briser la barre. Il explique les installations prévues pour l'exportation des phosphates, comment, dès maintenant, Casablanca est l'un des plus grands ports français, comment on pourra l'agrandir si le développement du pays l'exige.

- Je vais vous expliquer la philosophie de la chose. Quand j'ai commencé ce port, tout le monde a dit « Lyautey voit trop grand. Il est fou ». Mais ça m'était égal. Je pensais : « Ce pays-ci est un grand pays... Les besoins viendront. Vous savez qu'on a découvert tout près de d'ici, à Kouriga des gisements de phosphates qui sont les premiers du monde.



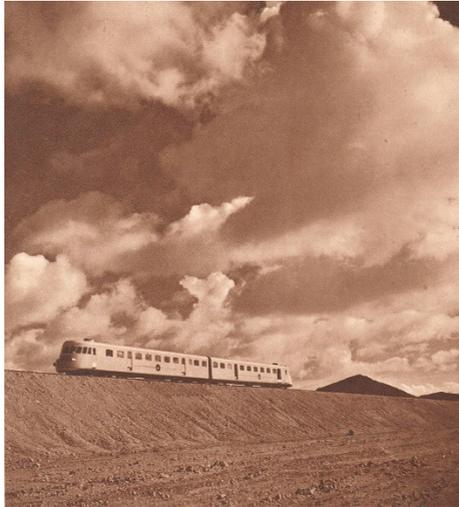
**Le port de Casablanca - Quai d'embarquement des phosphates**

Et l'usine des phosphates, Delandre ? »

- Elle fonctionne depuis ce matin, Monsieur le Maréchal
- Allons-y tout de suite !
  - Le chemin direct est semé de moellons géants, de caissons. La voiture saute sur les rails, les ressorts crient. Le chauffeur hésite, se retourne « Passe, passe, mais marche donc ! »
  - Un travailleur arabe arrête sa brouette, salue la silhouette familière et souriant, affectueux et amusé, dit aux occupants de la voiture suivante qui sautent et grimacent - Le général, lui, grand- maître !
  - L'Usine : Petits escaliers métalliques, galeries à flanc de broyeur. Fabrication de l'acide sulfurique. Nouveaux escaliers métalliques, poussière

fine des phosphates. Galeries. Pas de course. Le lieutenant, ce matin, avait raison : nous sommes sur les boulets.

- Après le repas, le maréchal Lyautey se lève au dessert : « Messieurs, au Maroc, nous avons pris l'habitude de remplacer les discours par des actes. Vous êtes venus pour voir une voie ferrée, allons-y ! »



**Train marocain en 1947**

Le petit train, tout fleuri, était rempli d'uniformes et de burnous.

Dans les gares où il s'arrêtait, des femmes aux visages voilés, venues en troupes immenses pour voir le nouveau monstre des Français, poussaient des « You ! You ! » enthousiastes.

A Rabat, dès l'arrivée, le maréchal nous emmena chez le sultan qu'il voulait associer à cette fête comme à toute chose. De la résidence au palais, ce fut une belle chevauchée. La garde nègre vêtue de rouge, jouait sur une triste flûte, sur des tambours hallucinants, du Poulenc et du Stravinski, vêtus de bleu, de vert-jade, de rose framboise, les enfants du sultan, ses esclaves des Mille et une Nuits, écroulés au long des escaliers blancs ; vizirs en frise le long des murs comme dans un palais de Suze. Le maréchal entra dans la salle

du trône comme il fut entré à Versailles chez le roi. Là, tout emmaillotté de blanc, était assis un gros homme à barbe noire, devant lequel nous nous inclinâmes. Lyautey fit avancer son interprète : « Dites à Sa Majesté que je suis venu lui annoncer l'arrivée du premier train qui ait circulé dans ses États et pour le féliciter de ce succès ». L'interprète traduit ; le visage du gros homme fut traversé par un sourire. A son tour, il murmura quelques mots et attendit. « Sidna, dit l'interprète, dit qu'il remercie le maréchal de lui avoir apporté ces bonnes nouvelles et que, d'ailleurs, sans le concours du maréchal, il n'aurait pu mener à bien cette entreprise » .

- Dites à Sa Majesté que ses sujets paraissent prendre goût à ce nouveau mode de transport, et que déjà sur le premier tronçon ouvert au public, ils voyagent en grand nombre.

- Traduction. Sourires. Mais déjà le Maréchal, fidèle au cérémonial qu'il s'était imposé, se retira à reculons, nous entraînant tous avec lui. Jusqu'à la porte nous suit le sourire du sultan barbu et bienveillant.

- Attendez, dit le Patron en sortant, je vais vous montrer mes services.

Autour de nous, la ville blanche, parfaite, s'étend au milieu des fleurs. La tradition de l'art musulman a été parfaitement respectée, adaptée aux matériaux nouveaux. L'ornement discipliné garde sa place modeste, au service de la ligne. Arrêt brusque ; coup de canne :

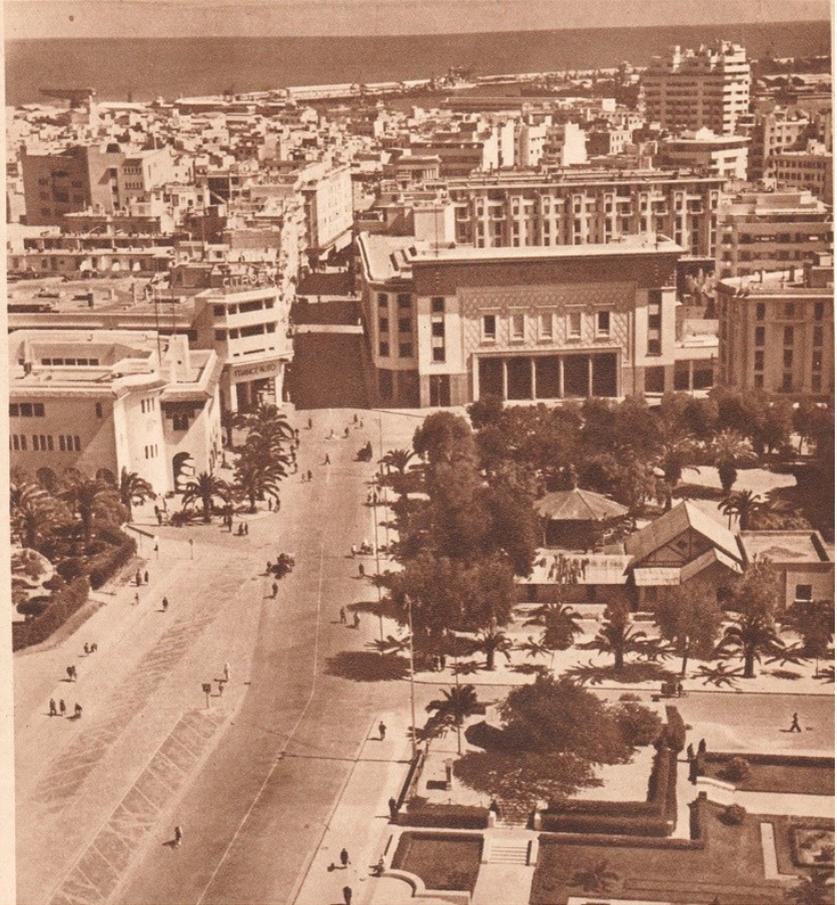
- Je vais vous expliquer la philosophie de la chose : l'ensemble des bâtiments comme un éventail et tous les services placés dans l'ordre logique; agriculture, Mines... (D'après Maurois ; Lyautey était un admirateur de Descartes qu'il lisait durant ses insomnies).

- Quelques-uns des voyageurs se demandèrent si cette réussite du train, merveilleuse à leurs yeux, l'était à ceux des indigènes. Ils interrogèrent des colons, des officiers. « C'est complexe. Ce qu'ils voient la première fois les étonne mais leur surprise ne dure pas... le premier avion fut admiré puis

quand il descendit et qu'on l'examina et qu'on put l'examiner : « Ce n'est pas malin dirent-ils, il y a une machine ! - Encore fallait-il l'inventer ! Mais ils adoptent aussitôt l'objet. Des femmes berbères passent de leur petit âne à l'auto sans émotion. Les chemins de fer ont des mécaniciens indigènes qui conduisent leur machine et la comprennent. Il est certain qu'ils sont plus heureux mais moins des chemins de fer et des automobiles que parce qu'ils sont moins à la merci des pillards. Ce qui ne fait pas le jeu des chefs de tribus. Le maréchal avait pris congé d'un de ses hôtes raconte-t-on. Il l'accompagne, escorté de lanternes portées par les esclaves. La nuit était superbe ; des étoiles tombe une clarté confuse. Sur le seuil, le caïd regarde la plaine baignée d'ombre et soupire : « Tout de même, si vous n'étiez pas là, quelle belle nuit pour voler des chevaux ! »



**Port de Casablanca, 1922. Le Maréchal Lyautey débarque du premier bateau qui accoste à la Grande Jetée**



**Casablanca en 1947**

## Notice sur André Maurois et Émile Henriot

André Maurois (1889-1967) fut célèbre dès son roman *Climats* en 1928 ; Puis il s'affirma par ses livres d'humour sur les Anglais, réminiscence de la guerre de 14-18 qu'il avait passé auprès d'eux comme interprète : *Les Discours du Dr O'Grady* et *Les Silences du colonel Bramble*. Sa veine anglo-saxon ne se démentit pas avec *Lord Byron, La Vie de Disraeli*. En parallèle avec ses romans (*Ni ange ni bête, L'Instinct du bonheur*), il poursuit ses études psychologiques sur les écrivains du XIX<sup>ème</sup> siècle : *Lélia ou la vie de George Sand, Olympio ou La Vie de Victor Hugo. Lyautey en 1931*. Il a laissé des souvenirs de sa vie attachants.

Émile Henriot (1889-1961), fils d'un célèbre dessinateur, a laissé des romans (*Aricie ou les vertus bourgeoises*), des récits (*Beautés du Brésil*) mais fit surtout carrière comme critique littéraire (*Courriers littéraires* en plusieurs volumes). Il travailla également au Monde. Président de l'Alliance française (1946-1961), il effectuait des tournées de conférences à l'étranger et en Afrique du Nord (Bizerte et Tunis dans les années 50)

### **Rencontre avec André Maurois à Essendiéras, près de Saint-Médard d'Excideuil en Périgord.**

C'était en 1959 ; deux allées, l'une de chênes, l'autre de châtaigniers mènent au château, presque ruiné et à la nouvelle bâtisse 1880. Dans la vallée où serpente la Loue, se déploient des prairies aux métairies brunes et les noyers rouillés par l'automne... Sur la pelouse, à peine voûté, André Maurois, de sa voix douce et voilée, accueille ses visiteurs : notables voisins ou de jeunes plumitifs qui papillonnent autour de l'académicien en quête d'une préface. Affable, il ne la refusait que rarement. Il nous reçut dans sa bibliothèque où les livres s'étageaient jusqu'au plafond. Simone de Caillavet, sa femme, désigna, d'un geste las, les rayonnages : « Ils s'empoussièrent, chaque année, c'est une corvée ». Elle avait sa place attitrée à la grande table de bois fruitier, devant la machine à écrire. Elle tapait les manuscrits en pile, tracés d'une écriture nette et ronde par le maître. Mais je n'avais d'yeux que

pour la vieille dame aux cheveux blancs et bouffants, au profil accusé en bec d'aigle, carrée dans un fauteuil en osier. Une longue robe fleurie descendait jusqu'à ses pieds, évoquant les « matinées » dont se vêtait Odette de Crécy, la future madame Charles Swann. C'était Gilberte Swann, la compagne de jeux du Narrateur sur les Champs-Élysées, la fillette blonde aux yeux noirs. Il manquait à ses pieds comme sur la photo célèbre, Marcel Proust adolescent, lui tendant une raquette de tennis, lorsqu'ils jouaient ensemble, boulevard Bineau, près de la Porte Champerret. L'affolante fillette, l'adolescente qui avait bouleversé le Narrateur, rentrant tout barbouillé et brûlant de fièvre, au mécontentement de sa mère, des goûters chez « les Swann », s'était muée en cette effigie marmoréenne au profil impérieux comme son caractère : Jeanne Pouquet. On se serai cru au bal des masques, posés par la sénescence sur les visages des héros du « *Temps retrouvé* » ! André Maurois me souffla : « Ma belle-mère a préféré épouser un notaire ! ( NB en seconde noce ). Ils sont tous notaires et cousins, tous Pouquet. Même le mobilier est notarial ». Dans le grand salon, il désignait les verdures, les meubles d'acajou massif et les portraits des Pouquet qui détenaient Essendiéras depuis la vente des biens nationaux en 1794. Je lui avais apporté pour une dédicace *Méipe ou la délivrance*, cette ville où il ne pleut jamais, où les enfants ne sont jamais grondés et mangent des bonbons et où les adultes se réfugient à l'abri des mauvais jours. Mais, en apposant son paraphe, il me confia que « la pratique salvatrice de l'art apportait la délivrance à tous les tourments ». Puis il courut à sa bibliothèque pour dénicher un livre : « *L'Instinct du bonheur* ». Il s'excusa de son ancienneté : 1934 mais il n'en trouvait pas de meilleur car il me trouvait trop jeune pour désespérer de l'amour et s'inquiéta de l'influence de *Climats*, trop célèbre roman de toutes les jalousies et de tous les désespoirs. Il regrettait que mon exemplaire de ce livre eût été illustré, fut-ce par Touchagues qui avait dessiné les livres de Colette, Verlaine et La Fontaine, car les images figent l'imagination et empêchent le lecteur de divaguer à sa guise. Il nous adressa plus tard à mes parents et à moi une lettre dans laquelle il se plaignait d'être en panne d'inspiration au milieu des *Roses de septembre* mais se raccrochait à la peinture d'une femme

d'exception. Cela donna *Adrienne de La Fayette* dont l'esprit de dévouement devait le séduire, lui qui tenait tant à obliger les autres...

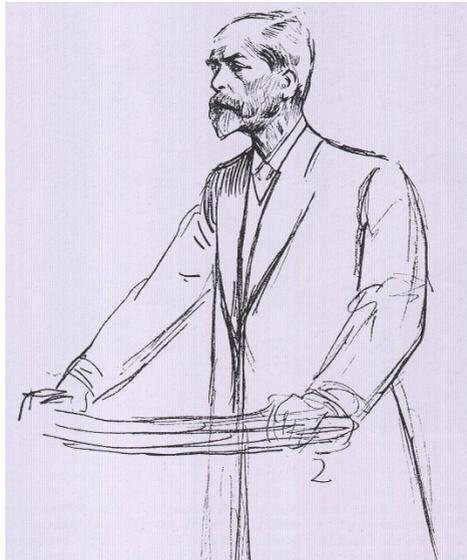
Annie Krieger Krynicki .



## **Louis Lépine, de la préfecture de police de Paris au gouvernement général de l'Algérie**

**Annie Krieger-Krynicky**

Louis Lépine fut, en effet, brièvement gouverneur général de l'Algérie. Nommé en octobre 1897, ses vues d'avenir pour le pays, ses espoirs de réformes, tout s'était écroulé en huit mois. Il reconnaissait lui-même, dans ses *Souvenirs*, publiés en 1929 : « Mes vues d'avenir sur l'Algérie mes espoirs, tout s'était écroulé en huit mois. Je me disais qu'il y avait maldonne ».



**Louis Lépine (au procès Humbert)**

Louis Lépine était né à Lyon, en 1846, d'une famille modeste ; son père était comptable dans une fabrique de soyeux. Mais par sa grand-mère, une émigrée, il appartenait à une famille noble. Le sire de Lévis était gouverneur d'Annecy à la veille de la révolution. Chassés du château savoyard, ses deux enfants s'enfuirent en Espagne. Ils ne revinrent à Chalons-sur-Saône que lorsque le danger fut écarté bien qu'ils eussent fondé chacun une famille. La fille de mademoiselle de Lévis fut mise dans un pensionnat de jeunes filles où elle devint elle-même « monitrice » avant d'épouser Lépine. Ce fut le début d'une ascension sociale dans l'esprit de la III<sup>ème</sup> République. Louis Lépine avait une sœur mariée à un magistrat de la cour de Cassation. Son frère Raphaël , agrégé de médecine, professeur à l'Université de Lyon, était une sommité, connue pour ses travaux ; Louis Lépine marqué par les Saint-Simoniens dont son père était un adepte, poursuivit, après le droit, ses études de philosophie à Heidelberg. Lorsque la guerre de 1870 éclata, il s'engagea dans les « mobiles » recrutés dans les faubourgs de Lyon, troupe disparate et sans formation qui s'aguerrit. Sous les ordres du colonel Denfert-Rochereau, il se distingua par sa bravoure, fut blessé et reçut la médaille militaire. Il s'inscrivit, après avoir terminé ses études de droit, comme avocat et sa rencontre avec Gambetta s'avéra décisive car elle le conduisit, après la crise du 16 mai et la chute du président Mac Mahon, à solliciter un poste dans l'administration préfectorale en plein renouvellement. Il fit ses premières armes à La Palisse, port de mer où il laissa le meilleur souvenir. Puis sa carrière fut une succession de réussites : Montbrison où il rencontra son épouse qu'il entraîna avec leur deux enfants « dans le tour de France » qu'était alors une carrière préfectorale : après Langres, Fontainebleau, puis la préfecture de l'Indre en 1885. Il fut alors sollicité comme secrétaire général de la Préfecture de police où il apprit à connaître Paris et ses problèmes. En pleine crise du boulangisme, l'anarchie et ses attentats, « la France est malade » écrivait-il, il fut nommé préfet de la Loire, à Saint-Étienne en 1889. Il s'efforça avec succès de promouvoir l'industrie minière et métallurgique. Les émeutes à Paris en firent l'homme de la situation et il fut nommé préfet de police. Les choses n'ont pas changé ! Il écrit en 1893 : « Il y a un point de

Paris où, en cas de manifestations, il se passe toujours quelque chose, c'est la place de la République. »

Son œuvre et son bilan : assurer le maintien de l'ordre mais aussi faire accepter la présence de la police, alors très impopulaire. Il développa une brigade de sûreté et une brigade d'agents cyclistes pour poursuivre les malfaiteurs dans les rues sinueuses du vieux Paris. Il eut l'idée de créer des sens giratoires et de munir les agents de la circulation du fameux bâton blanc. On lui doit la brigade fluviale pour la surveillance de la Seine et de ses rives. Il institua un bureau de bienfaisance, des abris pour les clochards, une caisse de soutien aux familles des gardiens de la paix tombés en service. Sur les lieux, lors du fameux et meurtrier incendie du Bazar de la Charité, il recommanda ensuite des mesures préventives et fit sanctionner les responsables du cinéma à l'origine du sinistre. Il fit surveiller les travaux du métro, toujours sur les lieux, en cas d'émeutes ou d'incendies, comme en 1910, pour l'usine chimique près de Choisy. Son ministre de l'Intérieur auquel il s'affronta au début, mais qui apprécia son tact et son dévouement, Georges Clémenceau dira de lui, à la tribune de la Chambre : « C'est un homme brave et un brave homme ». Avisé, Louis Lépine fit la carrière d'un petit commis à la police municipale qui s'appelait Alphonse Bertillon, l'inventeur d'une méthode de reconnaissance. La promotion de l'anthropométrie se développa avec la création du Répertoire, riche de quatre millions de fiches, étape décisive pour l'Identité Judiciaire et la naissance d'une police technique. Il était devenu le préfet inamovible et populaire. Soucieux du prestige de Paris dans le monde et de la diffusion de ses créations, il lança le projet d'une Foire de Paris qui fera son chemin. Préoccupés par l'avenir des artisans et des petits inventeurs, il prit l'initiative de créer une Caisse, gérée par une société alimentée par son fameux Concours Lépine dont il inaugura le premier salon en 1901 et qui se poursuit de nos jours. Allant de succès en succès dans une capitale difficile, pourquoi son séjour en Algérie fut-il, par contre, aussi bref ?

Il avait été, reconnu-il un « colonial d'imagination ». Nourri des lectures du Père Enfantin qui fut envoyé là-bas, comme anthropologue par le roi

Louis-Philippe et qui finit par s'occuper de politique et voulut tout réformer, il avait cru « qu'il ferait du neuf sur une terre neuve où l'on taille en plein drap ». Il souhaitait avant tout « tracer une voie ». Il reconnaît : « Là où je me trompais, c'est que ce pays en 1887, n'était pas une terre neuve. Alger, mon premier horizon, était très civilisé ; c'est-à-dire qu'avec le luxe et le confort modernes, on y voyait éclore des ambitions, des mœurs qui ne s'inspiraient pas de la simplicité primitive. Les politiciens tenaient le haut du pavé et la politique se mêlait à tout. Le colon oisif et aimant ses aises, voyait dans le budget colonial une vache à lait complaisante. Il vivait dans les cafés. Je parle d'une époque lointaine, Il n'en est plus de même. » L'administration conservatrice, « le bataillon des manches de lustrine », se contracta devant ses idées de réformes. Les temps étaient en outre troublés par le décret Crémieux qui « accorda le droit de cité dans la colonie aux juifs. S'ensuivirent des jalousies et de la fermentation chez certains. Il dut aller en personne avec « quatre tirailleurs », protéger dans le quartier juif, des commerçants dont les éventaires furent renversés, les boutiques saccagées tandis qu'une épicerie était menacée de flamber ». Personne ne lui en sut gré et « Jean Jaurès, en pleine Chambre des Députés, le plaisanta d'avoir la nostalgie des brigades centrales ». Il répliqua y avoir été obligé devant les refus des chefs militaires de l'aider dans ce travail de protection des juifs. Louis Lépine avait aussi conçu un projet plus grandiose que le maintien de l'ordre classique. Il avait étudié la situation des territoires du Sud « le Gourara, le Touat et le Tidikelt, une longue suite d'oasis qui ne sont séparées du Tell que par les 500 kilomètres de l'Erg... Or la population qui y vivait du commerce des dattes était menacée par les razzias des pirates du désert ». Les officiers des Affaires Indigènes, avec, à leur tête, le commandant Godron, lui avaient suggéré un plan. Il s'agissait « de contourner les sables, par le Sud - oranais, Aïn Sefra, Com- Béchar, (sic) Igli, pour atteindre la longue vallée de l'Oued Saoura qui coule sur le sable ». « Et là, par un crochet dans l'Erg, nous tombions sur Timimoun à l'improviste ». « A trois cents mètres de l'oasis, nous coupons les sources d'eau qui l'alimentent, et quand les indigènes, surpris et privés d'eau, seront entrés en composition, nous aurons causé, échangé des présents et nous aurons proposé un accord qu'ils auraient

accepté sans doute. C'eût été le premier pas dans la pénétration pacifique dans le désert. Ensuite nous aurions progressé à petits pas dans le chapelet des oasis jusqu'à Traourirt puis In Salay, la capitale du Tidiikeld. Un seul canon était nécessaire, cent tirailleurs à pied et cinq cents goumiers à cheval et, pour tout frais, 60.000 francs pour l'orge des chevaux ». Louis Lépine avait projeté cette action, en accord avec les chefs de la tribu des Ouled Sidi Cheik. Il les avait reçus au Palais Mustapha où ils étaient venus faire leur soumission après vingt ans de conflits. Ils sollicitaient la protection française contre les pilliers des oasis, fauteurs de troubles. Le général Billot, alors ministre de la Guerre, donna son accord. Tout était prêt dans les tribus impatientes. « Mais à cette époque, les Anglais qui observent nos agissements dans le Maroc dont je devais côtoyer les frontières sur 50 kilomètres, interviennent auprès du ministre des Affaires étrangères Hanotaux qui capitula. Avec regret, il constata que l'expédition sera menée bien plus tard, qu'elle nécessita une véritable expédition militaire et qu'elle coûta 25 millions<sup>1</sup> » .

Les élections approchaient à Alger et le candidat Drumont<sup>2</sup> « un antisémite farouche » fut parachuté selon la formule, de Paris. Accueilli avec enthousiasme dès qu'il débarqua, il ne fut cependant élu qu'à une courte majorité et aussitôt, demanda son rappel, pour « son attitude contraire aux vœux des populations ». Pusillanime, Brisson, le président du Conseil des ministres céda. ( Edouard Drumont ( 1844-1917), Chef du parti antisémite, auteur de *La France juive* (1886) et fondateur du journal *La Libre parole* (1892). Député d'Alger en 1898, il ne fut pas réélu en 1902).

---

1 Gabriel Hanotaux ( 1853-1941) diplomate et historien , député de l'Aisne, proche de Gambetta et de Jules Ferry, puis ministre des Affaires étrangères ( 1894-1895 et 1896-1898) avec pour mission le resserrement de l'alliance franco- russe et justement la délimitation des possessions française et anglaise. Auteur d'une *Histoire de la Nation française*. Membre de l'Académie française ).

2 Edouard Drumont (1844-1917), Chef du parti antisémite, auteur de *La France juive* ( 1886) et fondateur du journal *La Libre parole* (1892). Député d'Alger en 1898, il ne fut pas réélu en 1902).

Louis Lépine fut nommé à son retour dans la métropole au Conseil d'État. Mais au Grand Prix d'Auteuil, en juin 1899, un « sportsman de la bonne société » d'un coup de canne, enfonça le haut de forme du président Loubet. Il fut aussitôt appelé à la Préfecture de police de Paris car la discorde s'installait avec son cortège d'émeutes et « d'évènement sanglants ».

Violences « socialistes après celles des nationalistes ». Il restera en poste jusqu'en 1912. Nommé à l'Académie des Sciences morales et politiques, il mourut en 1933 à Paris. Il a laissé un ouvrage « Mes souvenirs », publiés chez Payot en 1929 dont nous nous sommes inspirés et illustré de nombreuses photographies personnelles.



## **Le toubib**

**Gustave Khan**

**Gustave Kahn (1889 à Metz- 1936 à Paris). Fondateur avec Jean Moréas du journal *Le Symboliste* ; articles sur Verlaine, Rimbaud.. Recueils et essais: *Les Palais nomades* (1887); *L'Esthétique de la rue* (1901) ; *Symbolistes et décadents* (1903), *Auguste Rodin* (1906) ; *Montmartre et les artistes* (1927), Charles Baudelaire (1928). Il passe pour être l'inventeur du vers libre. Rôle important joué par lui dans l'école symboliste. Avec Catulle Mendès, il organisa les *Matinées de poètes*.**

### **LE TOUBIB**

- Vous exagérez ! S'écria le juge d'instruction Descreux. Il n'est pas permis de dire que la plupart des criminels échappent à la police : s'il en est qui glissent comme des anguilles dans les mares vaseuses des grandes villes, tôt ou tard la fouille des garnis ou les délations de femmes jalouses les mettent entre nos mains. S'ils s'expatrient, les filets de pêche sont bien tendus. Souvenez-vous d'Eyraud, coffré à la Havane. Je ne puis, en propos de fumeur, vous développer nos méthodes d'investigation. Elles ne sont pas mauvaises. Si le criminel est alerte, le criminaliste est ingénieux. Nous savons filtrer les foules !

- Et si, par hasard, le meurtrier s'enfuit dans le désert ?

- Vous êtes romancier, mon cher Lurier. Hypothèse romanesque !

- Et s'il imagine quelque mode de déguisement que vos méthodes n'ont pas prévu ?

- Ce serait le seul cas qui retarderait sa capture... pas pour longtemps.

- Enfin, mon cher juge, Fulder, l'assassin du pharmacien du faubourg Saint-Honoré... Avouez qu'il a pleinement dérouté vos limiers !...

- Très exact, mais très exceptionnel... Il se serait fondu en Amérique !

- Était-ce une raison de ne le point découvrir ?

- Au contraire ! Mais si ce cas Fulder est si notoire, c'est à cause de la rareté même d'une fuite de ce genre.

Une vieille histoire, d'ailleurs, convint Lurier.

Oui, répondit Descreux, mais un mystère est toujours neuf.

- Eh bien! mon cher Descreux, j'aurais peut-être quelque chose à vous raconter, jeta de son coin le docteur Corlat.

- Vous, docteur ?

- Oui, moi ! L'homme est mort, donc j'en puis parler. Je n'avais pas encore pris ma retraite.

J'étais major de deuxième classe à Kebili (Sud-Tunisien). Des sables, des dunes, quelques palmiers, un Bordj et les chotts tout alentour ; rien de récréatif. Passablement de service, non tant pour les quelques spahis ou bataillonnaires de la garnison, mais pour les douars, car vous n'ignorez pas que la médecine est une des armes de l'expansion coloniale. Nous ne tuons pas toujours, et même, parfois, nous guérissons. Ce ne serait pas fatigant si l'indigène venait volontiers à la consultation, au Bordj; mais ce n'est point sa manière ; aussi vous recommandait-on les rondes sanitaires, Nous avons un rival, le marabout. On ne peut pas le traiter comme un rebouteux et le

poursuivre pour exercice illégal de la médecine. Il est, si je puis dire, tabou, car il peut être ou devenir un agent de propagande gouvernementale. Puis, s'il ne guérit rien, ses oraisons n'aggravent rien. Leur effet moral peut coïncider avec l'effet de notre effort thérapeutique et, dans ce cas, tout l'honneur lui en revient auprès de l'indigène.

On m'avait parlé d'une kouba longtemps abandonnée à, l'extrémité sud de la région et d'un vieux marabout aveugle qui était venu récemment s'y installer, précédé d'une pénétrante odeur de sainteté. L'occasion me fit voir, dans un douar, un enfant soulagé, par ses soins, d'une blessure au bras. Je fus étonné de me trouver en face d'un pansement assez bien fait. M'informant, je constatai avec surprise que ce marabout possédait des notions sur les fébrifuges et découvris, chez une courtisane, un flacon de désinfectant donné par lui. Au hasard d'une conversation avec le postier de Kebili, j'appris que ce marabout, Hadji Youssouf, recevait, d'Alger, des petits colis de pharmacie.

Je vois encore la kouba d'Hadji Youssouf, blanche, sur un monticule terminant une petite palmeraie, et, sur le sol hérissé d'herbe courte et dure, la patience des vieillards, des femmes tenant leurs enfants sur les genoux. J'observai que le marabout était aidé par un valet, une manière de Kabyle blond, aux yeux verts, de ceux que les ethnologues considèrent comme les descendants des Vandales qui dominèrent un moment dans l'Afrique du Nord. Le vieux marabout marmottait sur le malade, après quoi son assesseur emmenait un moment les clients dans la kouba... Pour les honoraires, sans doute. Notre arrivée, sans interrompre le défilé des suppliants, le ralentit. Le marabout s'était levé en mon honneur et jacassait avec onction. Il ne paraissait point désirer mes conseils et son grand bougre de valet, passant parmi les malades, semblait assumer de le suppléer discrètement. Nous ne pouvions pas nous éterniser. Il était tard, mon spahi me faisait remarquer que Kebili était loin. Nous partîmes : avant d'enfourcher mon cheval, j'avais vu dans la patte bise d'une moukère un petit paquet de quinine plié selon les us des bonnes pharmacies.

Je me promettais de retourner, aussitôt que possible, à la kouba d'Hadji Youssouf, lorsqu'un jour un cavalier vint au mess de Kebili me prier d'y passer d'urgence. Hadji Youssouf me mandait que son valet, Ali ben Sohar, avait été frappé d'un coup de couteau. En route, l'émissaire dit en confidence à mon spahi, qui me le rapporta, que Sohar avait serré d'un peu près une des moukères d'un nommé Hansour, qui en avait remercié Sohar, dans l'ombre de la palmeraie, en le mettant mal en point.

Je trouvai mon bonhomme étendu sur une pailleasse d'alfa. Il avait perdu beaucoup de sang.

- Eh bien ! Toubib, lui dis-je (j'avais appris que les Bicots le surnommaient ainsi), voyons cette blessure ?.

- Oh! monsieur le major, je suis fadé.

- Bon ! on te tirera de là, lui dis-je, après examen, et je songeais à l'envelopper de morphine pour lui faciliter le passage au paradis de Mahomet.

- Non ! j'ai mon compte, monsieur le major, je n'attends qu'un calmant.

Ce n'est guère le moment de confesser un homme quand il n'a plus que quelques heures à vivre. Du moins ce n'est pas médical. Mais j'étais intrigué, car à ma dernière visite à la kouba, Sohar parlait ou plutôt bredouillait un curieux sabir ; maintenant, il s'exprimait en français correct et sans accent. Lut-il quelque surprise dans mon regard ?

- Je vous étonne ! je l'ai bien vu à votre premier passage ici ; vous m'observiez... Je vous ai semblé suspect... Enfin, vous n'avez rien dit, sans cela je me serais aperçu qu'on enquêtait sur moi ! je vous remercie...

- Tu es déserteur ? lui dis-je.

- Non ! Je n'ai plus besoin de me cacher et j'aime mieux tout vous conter parce que vous pourriez vous imaginer pis, et parce que je crois que cela a été bien fait... j'en garde quelque vanité !...

Il prit un temps... Sa voix était basse et sifflante :

- Vous savez ! Fulder, l'assassin du pharmacien du faubourg Saint-Honoré !

- Bah ! serait-ce toi ?

Exactement ! Ce n'est pas pour voler que j'ai tué, mais par vengeance ! J'avais une maîtresse, ni laide ni jolie. Enfin j'y tenais ! Pourquoi a-t-il plu à mon patron de me la souffler ? il pouvait trouver mieux ! Enfin ! il agit d'après son caprice!! Ce fut assez bien combiné... Elle déménagea de chez moi, sans tambour ni trompette... Mais j'avais des indices et parvins à connaître la vérité. Le patron m'avait gardé à son service pour mieux cacher son jeu. Cela n'aurait pas duré, je le sentais ! Bref, un soir, je m'attardai dans la boutique; les élèves étaient partis. Lui avait fait sa caisse et donnait un regard à des écritures, j'arrivai derrière lui. Un coup de pilon à la base du crâne de l'homme courbé sur ses papiers ! C'était fait ! Il était un peu plus de huit heures. Je fermai la boutique et courus à la gare de Lyon. A 11 heures j'étais en route pour Marseille et le lendemain je prenais le bateau d'Alger. Tout s'emboîtait bien. On n'avait découvert le cadavre que le lendemain. J'avais gagné le temps d'embarquer avant que mon absence fut constatée et qu'on songeât à s'en étonner. A Alger, je me rendis de suite chez un copain. Il faut vous dire que j'ai fait mon service aux Bat' d'Af. Je savais trouver un vieil ami installé dans la kasbah, apparemment fripier et aussi fourgueur. Un bon type ! On ne s'était pas vus depuis dix ans. Il me reçut comme si en avait trinqué la veille.

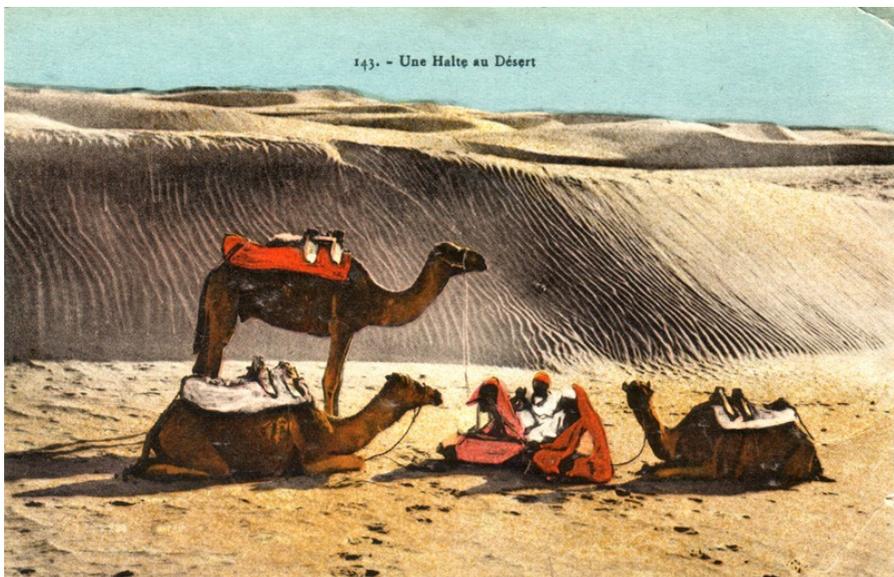
Dans son arrière-boutique, un Bicot de ses relations, un peu son associé, me rasa la tête;; on m'affubla de hardes disparates, chéchia, mauvais tuileau, chandail, vieille taiole, pantalon trop court, espadrilles, et l'on me fit agréer parmi les conducteurs d'un charroi qui partait le soir pour le sud. Les autres

charretiers, tous des Espagnols, méditatifs, ne s'étonnèrent pas de mon mutisme. Une fois dans le sud, je les quittai pour des Mzabites qui faisaient du colportage et du petit commerce. Ils m'envoyaient dans les camps avec des éventaires de mercerie. Je vendis du vin et des liqueurs et des boites de conserves, à la suite des colonnes : J'affectais de ne pas comprendre tout ce que l'on me disait, en français surtout. Les gendarmes de la prévôté ne me regardaient jamais. J'étais trop dans le ton, et dans le décor. Mais tout de même je me méfiais. Il ne faut qu'un instant de clairvoyance d'un gendarme; un accident ! En Algérie, on ne demande guère aux gens leurs papiers, mais on peut en requérir la production à la suite de quelque rixe. Mon but était de me mêler à la vie indigène. Ce n'est pas commode ! Dans les tribus et les douars, on se connaît. Essayer de s'y glisser c'était un risque de se faire prendre. Les indigènes eussent flairé en moi le roumi. La fortune me mit sur le passage du marabout Hadji Youssouf. Il n'était pas encore aveugle, mais il ne distinguait plus rien. Je le rencontrai, un soir, près de Boghar. Son guide l'avait délaissé. Il butait à toute minute et pestait de son mieux. La route était déserte; je m'approchai, je le guidai de mon mieux, je lui offris mes services... Il finit par les accepter. Nous fîmes ensemble de longues randonnées pédestres, mendiant, priant, et on lui demandait de guérir des malades. Je lui contaï alors que j'avais été employé chez un roumi, pharmacien à Alger, quitté tout récemment... une histoire de femmes ! Je lui expliquai que nous pouvions avoir quelques médicaments inoffensifs, qui parfois pouvaient faire quelque effet. Il admit. Ça devenait une association. J'étais sauvé ! car les autorités françaises n'auraient point volontiers touché au serviteur d'un saint marabout, et, pour les Bicots, j'étais sacré, j'étais un reflet du saint marabout... J'étais sauvé, à la condition de n'avoir point d'histoires de femmes, car la femme se serait aperçue que j'étais un roumi. Il ne fallait point non plus paraître trop chaste... car la chasteté est un phénomène si exceptionnel par ici, que cela eût éveillé les soupçons. Je m'en tirai de mon mieux, ébauchant de-ci de-là des aventures que je ne terminais pas. J'ai trop regardé la Yamina de Hansour... J'en étais aux préliminaires..., la brute m'a expédié... C'est merveille que j'aie pu arriver à vous dire tout cela... Je n'ai

plus de forces... Tout est vrai... Pourquoi vous aurais-je menti, puisque tout à l'heure je mourrai... Ne le répétez pas, je vous en prie. »

En effet, continua le docteur Corlat, je ne pus le sauver. Avait-il dit vrai ? Le certain, c'est que j'avais affaire à un Européen, à un déclassé. Il apparaissait évident que c'était une histoire désagréable qui l'avait naufragé dans le Sud... Il est plausible que ce fut un crime... Pourquoi pas celui-là ? Mais j'admets que, connaissant le drame par les journaux, il ait voulu, par mégalomanie, se tailler une légende. Pour moi seul ? et à l'article de la mort ? ce serait étrange ! Enfin, on ne peut plus le condamner. Ce n'est pas la première fois qu'on s'étonne devant moi de l'étonnante disparition de Fulder. Alors je vous dis ce que je sais, ou du moins ce qu'on m'a dit, et vous l'admettez ou le rejetez selon votre tempérament. C'est d'ailleurs ainsi que l'on se fait une opinion, même dans des questions beaucoup plus nettes.

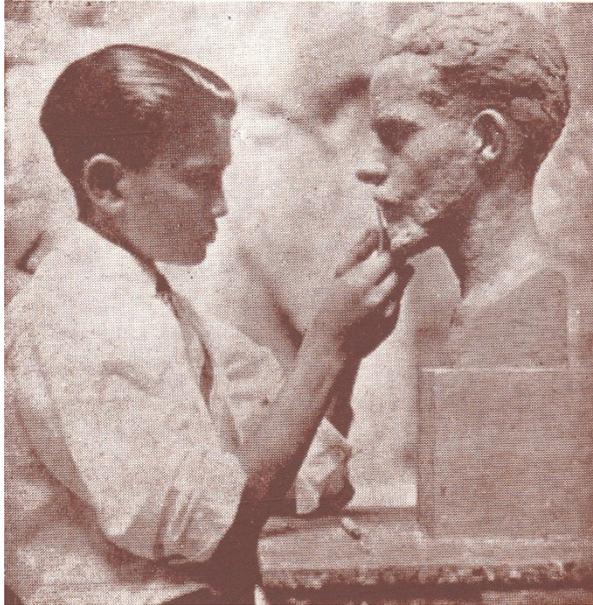
Le toubib Gustave Khan ; Extrait de *Viel Orient, Orient neuf* (1928).



**Escale au désert en 1929**

## André GRECK

Odette Goinard



**André GRECK – Sculpteur**  
**Alger 1912 Paris 1993**

### Sa Vie

André Greck est né à Alger le 24 février 1912. Il fréquente l'école primaire de la rue Horace Vernet, mais n'est pas un bon élève. Supportant difficilement les contraintes scolaires, il lui arrive de faire l'école buissonnière. C'est ainsi qu'au cours d'une de ses flâneries, il rencontre un peintre assis devant son chevalet. Cela lui donne l'envie de peindre lui aussi. Il montre à sa mère ses timides essais. Celle-ci, découvrant les goûts artistiques de son fils, le présente au sculpteur Alaphilippe, installé dans le

voisinage. Bien que peu convaincu de l'avenir du jeune garçon dans ce domaine, il consent à le prendre en stage durant six mois.

André ne prend pas grand intérêt à cet apprentissage. Il regarde l'artiste à son travail, gâche du plâtre, exécute des corvées. L'heure vient où il doit décider s'il doit poursuivre cette voie ou l'abandonner. C'est la copie d'une tête de Donatello, ( Niccolo de Uzzano ) approuvée par le maître, qui décide de sa vocation. Il sera sculpteur. Cinq années s'écoulent, années de patiente initiation. Il suit les cours du peintre Léon Cauvy à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts d'Alger.

A 18 ans, André Greck bénéficie d'une bourse du Gouvernement Général de l'Algérie. Débordant d'enthousiasme, il va exercer la sculpture à Paris.

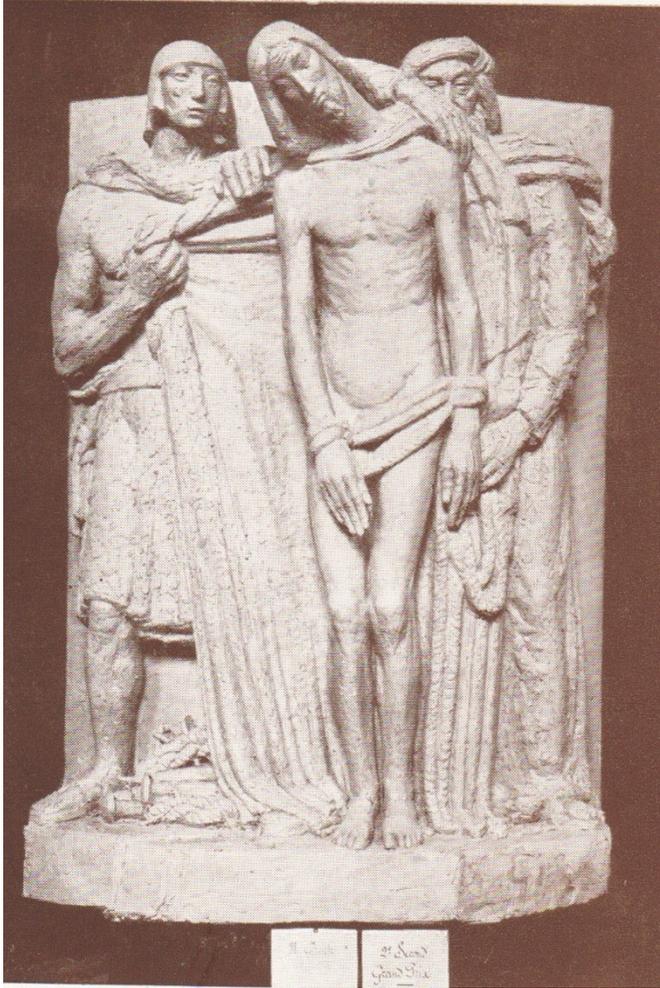
Reçu premier au concours d'admission, il est accueilli dans l'atelier de Jean Boucher<sup>3</sup> rue Bonaparte. Se sentant tout d'abord transplanté dans un nouvel univers, il ne tarde pas à s'épanouir et à apporter un élément nouveau dans un atelier un peu assoupi dans la tradition.

Encouragé par Jean Boucher auquel il vouera toute sa vie une grande reconnaissance, il fera une brillante école dans son atelier durant six ans. Il fréquente assidûment le musée Antoine Bourdelle, cherchant à connaître la science du grand maître.

En 1935, à 23 ans, candidat au Prix de Rome, il obtient le Deuxième Second Grand Prix pour son remarquable Christ dépouillé de ses vêtements. L'année suivante, autre thème religieux Christ livré aux bêtes sous Néron. Il obtient le Premier Grand Prix de Rome.

---

<sup>3</sup> Jean Boucher (1870- 1939) Élève de Falguière et de Mercier, auteurs de groupes : *Antiques et modernes* (1899) , *Devant la mer*, au Petit- Palais à Paris, puis musée de Nantes (1901), Monument à Ernest Renan à Tréguier et de Camille Desmoulins au Palais- Royal.



**Christ dépouillé de ses vêtements**

Rome ! La Ville Éternelle ! Logé à la Villa Médicis, l'un des plus beaux palais de la Renaissance, entouré de jardins, Greck va y puiser la quintessence de son art. Il y restera deux ans. Il visite la Grèce. Il fut vivement touché, dans sa sensibilité extrême par la vision des chefs-d'œuvre helléniques.

De retour en Algérie en 1940, il se marie avec Annie Ballesteros. Ils auront une fille, Anne.

Il aménage un atelier de 350 m<sup>2</sup> à Kouba, dans la banlieue d'Alger. Mais celui-ci, rempli d'œuvres et d'outillage sera pillé en 1962 et repris en 1964 par le sculpteur Adane Mustapha.

Rentré en France , il est professeur de dessin à l'École Nationale des Beaux-Arts de Dijon, puis en 1965 à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris au cours Yvon jusqu'en 1981. Très rigoureux pour lui-même, il ne ménageait pas ses élèves, les instruisant des lois immuables du métier de l'artiste, mais généreux dans ses conseils, il a formé de nombreux professionnels, qui restèrent marqués par son enseignement : Pierre Delorme, Guillaume Le Baude, Hélène de Jessé.

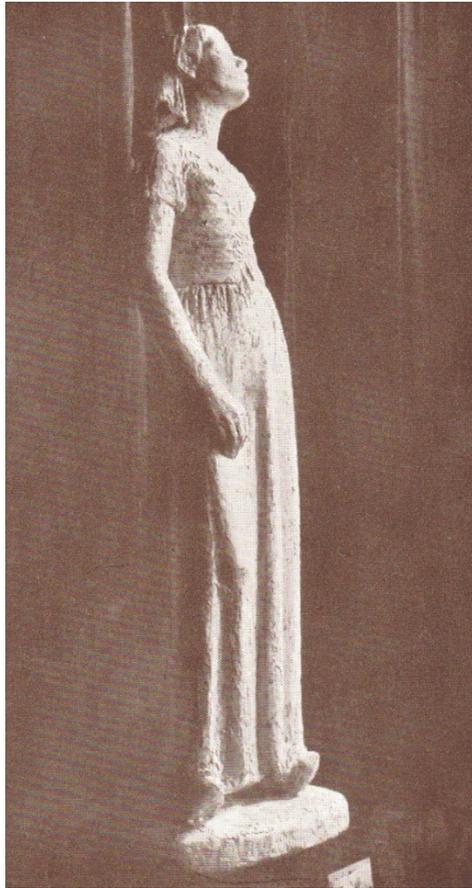
### **Son œuvre**

L'œuvre d'André Greck est immense. Nous ne pouvons citer toutes ses créations. Nombre d'entre elles se trouvent dans différents musées de France : Paris, Perpignan, Port-Vendres, Sémur- en- Auxois, Aix-en-Provence, Fréjus, Mont-de-Marsan, ainsi qu'au Musée National des Beaux-Arts d'Alger. Nous en notons ci-dessous quelques-unes par ordre chronologique :

- 1926 à 1930 : nombreux bustes à Alger dont ceux de MM. Vinson, André Godin, Mme Gardel, M. et Mme Charles Seiberras.

- 1932 : expositions au théâtre de l'Alhambra à Alger.

- 1934 : *Jeanne d'Arc bergère* qui lui vaut le Prix Chenavard, la Médaille d'Argent du Salon des Artistes français et le Grand Prix Artistique de l'Algérie.



**Jeanne d'Arc bergère**

- 1935 et 1936 : les deux prix de Rome cités plus haut.
- 1937 à 1939 : nombreux bustes dont ceux du prince de Broglie, de M. Carcopino, de Mme Edmonde Charles Roux, du peintre Fontanarosa.
- 1948 : statue en bronze de Mgr Affre (3m de haut, 4 tonnes), seul monument de cette importance entièrement réalisé en Algérie. Inauguré à Affreville le 25 juin 1948 par Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, il fut transféré le 4 août 1974 à St Rome-de-Tarn (Aveyron), ville natale du Cardinal

Marty, archevêque de Paris. Mgr Affre, archevêque de Paris avait été mortellement blessé sur les barricades où il avait été apporter des paroles de paix en 1848. Son nom avait été donné à une bourgade de la province d'Alger située dans la région de Miliana.

- 1950 : monument érigé à Marcel Cerdan (Alger)

- 1973 : Inauguration le 25 février à Nice d'un monument à la mémoire des rapatriés d'Algérie. Une grande main tient une urne dans laquelle est déposée de la terre du pays perdu.



**Mémorial de Nice**

- 1976 : il remporte le prix d'un concours pour un monument dédié à la résistance polonaise pendant la deuxième guerre mondiale. Inauguré le 31 janvier 1978 place de Varsovie à Paris en présence de nombreux journalistes polonais. Un modèle en plâtre de ce monument se trouve au musée de Cracovie.

- 1981 : après le décès de sa femme en 1980, il termine le buste de Jacques Brel, commandé par Georges Brassens.

- 1983 : édification du monument dédié au Maréchal Alphonse Juin, inauguré à Paris, place d'Italie, dans le « jardin Françoise Giroud ».



### **Mémorial au Maréchal Juin**

- 1987 : Buste de Georges Brassens installé Square Georges Brassens à Paris.

André Greck est décédé à Paris le 11 octobre 1993 à l'âge de 81 ans. Il était Officier d'Académie, Chevalier de la Légion d'Honneur et Commandeur de l'Ordre du Mérite de la République Populaire de Pologne.

Selon son grand ami, l'écrivain Fernand Arnaudès, « ses œuvres furent le fruit d'une longue méditation, d'une observation rigoureuse, le fruit d'une

pénétrante logique. Sa formation a été lente et volontaire. Il a su regarder autour de lui, puiser aux meilleures sources, mais il n'a jamais, dans aucune circonstance, fait abstraction de ses émois intérieurs, de ses conceptions intimes, de ses convictions d'ailleurs irréductibles. Il a œuvré dans toute l'indépendance d'une inspiration, pétrie comme sa glaise, de vie et de sentiment. »

### **Bibliographie**

Jean Sénac : *Visages d'Algérie, regards sur l'art*, Paris méditerranée Ed. 2000.

Fernand Arnaudès : *André Greck sculpteur* Ed. Robert et René Chaix Alger 1946.



## **Les « choses mal élevées »**

**Pierre Lafrance**

Dans cette Tunisie de la seconde moitié des années trente, tout au long de la vie d'écolier que je partageais avec les camarades de mon âge, le mépris pour les dénonciateurs était général. Nous ne connaissions pas le verbe « cafter » et usions plutôt de celui de « moucharder ». Le « mouchard » manquait à la solidarité des enfants face aux adultes. Le monde des enfants était clair, intelligible, et celui des « grandes personnes » entaché d'arbitraire et d'inavouable. Ce dernier caractère était essentiellement lié aux mystères très suspects de l'amour charnel et de l'engendrement. Après avoir admis l'invraisemblance de la naissance « dans un chou » ou « au cœur d'une rose » telle que comptée par les mères et grands-mères, nous découvrions l'abominable nécessité de la gésine par une femme enceinte et celle de l'ensemencement de la mère par le père. Un de mes condisciples avait découvert dans un ouvrage de vulgarisation scientifique enlevé subrepticement au rayon « interdit » de la bibliothèque familiale l'existence de « l'œuf humain ». Malheureux adultes captifs de leur condition animale ! Nous ne comprenions pas très bien ce que signifiait le mot adultère sinon qu'il rappelait l'impureté fondamentale de la condition d'adulte.

Nous réglions nos problèmes d'enfants entre enfants. Toutefois, lorsque les paroles d'un des nôtres s'égarèrent dans les modes d'expression choquants du langage « pour adulte », la situation devenait insupportable ; il fallait en appeler à l'autorité du maître ou de la maîtresse garants de la pérennité de notre heureuse condition enfantine : « Madame, ou Monsieur, il ou elle me dit des choses mal élevées ». Plus inquiétante encore était la

voix sourde et tremblante dénonçant « un gros mot que je ne peux pas vous répéter ». Parfois la grossièreté en cause était transmise verbatim mais sur le ton de la confiance. Je me rappelle les sourcils levés de notre instituteur pris à témoin dans une querelle entre deux écolières. Il s'était exclamé : « comment ? Chienne de rue ? Quelle est cette façon de parler ? ». En fait, l'insulte avait été adressée à une jeune personne de dix ans à la mise particulièrement soignée, aux manières irréprochables et toujours « première en récitation », bref un parangon de bonne éducation. Avait-elle vraiment détesté d'être renvoyée à son animalité ?

Il nous arrivait d'employer de « vilains mots » pour les avoir entendus sans en connaître le sens. Pensant imiter un de mes compagnons de jeux, je m'étais écrié devant mes parents : « Oh Pétain ! » on était en 1935 ; le cabinet de guerre n'était pas formé et les allusions à ce « grand militaire » de la « guerre quatorze » étaient rares dans les conversations familiales et les bulletins d'informations. Je fus tout surpris d'être vivement rabroué par ma mère qui m'annonça que c'était là un mot très grossier qu'il ne fallait surtout pas répéter. De fait mes camarades avaient déjà l'habitude de le remplacer par un inoffensif « Oh purée ! », je fis comme eux. Vers la fin de mes études primaires, j'eus la surprise de me complaire en la compagnie d'une élève de notre classe mixte. Elle était belle, réfléchie et obtenait souvent les meilleures notes dans la plupart des matières. J'aimais écouter sa voix douce et son accent de Montpellier. Nous fumes vite l'objet de quolibets et on nous qualifia de « fiancés » c'est-à-dire, dans l'esprit de notre entourage, d'enfants sujets à des attirances suspectes propres aux « grands ». De fait, j'étais épris d'elle mais ce n'était pas convenable du tout.



La classe

A partir de la « 6ème » et de notre entrée dans des classes austères, au mobilier impersonnel, où les professeurs se succédaient et nous voussoyaient, nous avons commencé à comprendre qu'il nous faudrait bien devenir quelque jour adultes. C'est à ce moment que notre attirance pour le langage grossier, les allusions salaces et les insultes radicales, commença à se dessiner et à s'accroître au fil des années. Très vite, nous employâmes les expressions relatives à la vie sexuelle et cela pour vexer et mettre en colère l'interlocuteur. Le français ne comportait pas de verbe transitif désignant l'accomplissement de l'acte génésique, du moins pas à notre connaissance. Il n'en allait pas de même de la langue arabe où le verbe « Naka » remplit précisément cette fonction. Il était donc commode de l'adapter à la langue française d'où les expressions telles que « je te nique » ou « va te faire niquer ». En arabe le verbe était certes employé dans le même sens mais on avait surtout recours à ce que la grammaire arabe appelle un fréquentatif

passif. C'était : « nayyak » ce qui semble signifier habitué à l'acte sexuel et plus particulièrement à le subir. Les allusions en français à l'homosexualité étaient fréquentes mais je n'en comprenais pas le sens. On traitait un garçon d' « espèce de tapette » et honteux de mon ignorance je me fis expliquer par un « grand » ce que cela pouvait signifier. Il m'a répondu : « c'est un type qui se fait niquer ».

Certaines formes de scatologie pouvaient offrir des possibilités d'injures. « Je te pisse dessus » était courant comme son exact équivalent arabe : « nboul alik ». Il y avait plus grossier encore ; c'était : « je te pisse au cul ». On lançait contre un éventuel adversaire des simulacres de crachats, lesquels, en arabe, étaient comme ritualisés sous la forme de : « pouh alik ». Naturellement, on se donnait des noms d'animaux. C'étaient, par ordre de fréquence dans l'usage, ceux du cochon, du chien et de l'âne. Les invectives françaises faisant référence aux bovidés : vache, peau de vache, espèce de veau, gros bœuf, n'étaient guère employés sinon dans le vocabulaire féminin.

En français, le mot de cochon permettait de flétrir toute sortes de conduites désastreuses depuis la sensualité grossière jusqu'à la malhonnêteté aggravée. La nature du défaut incriminé était suggérée par des qualificatifs complémentaires : « sale, petit, gros, grand ».

En arabe tunisien, le mot classique de « khazir » semblait presque ignoré. Il était remplacé par celui de « hallouf » qui, dans la langue écrite, désigne plutôt le sanglier. Le mot semblait évoquer un égoïste cupide et ignare se complaisant dans l'impureté. On ajoutait souvent à cette insulte, le mot de « kalb » (chien) pour ajouter aux défauts déjà attribués au cochon la servilité et la méchanceté hargneuse. En arabe comme en français le chien était de surcroît taxé d'avarice.

En italien j'ai surtout remarqué que le mot de « maiale » désignant le porc en tant que viande comestible n'était pas utilisé comme injure contrairement à celui de « porco » alors qu'en français le mot de porc pouvait avantageusement remplacer celui de cochon pour stigmatiser le stupre.

Quant à l'âne, son évocation avait sensiblement le même sens en arabe et en français, elle signifiait ignorance, obstination et stupidité. Pourtant, dans cette Tunisie des années trente, les ânes rendaient d'importants services et on en prenait généralement soin.

On comprenait cependant que pour être vraiment vexant, et pour rendre l'injure intolérable il ne fallait pas s'en tenir à la personne de l'adversaire mais essayer de l'atteindre dans ce qu'il avait de plus cher. En ce monde méditerranéen il y avait unanimité, dans toutes les cultures, pour vouer un attachement, une affection voire une vénération pour sa propre mère. Les romans d'Albert Camus permettent, dans plusieurs de leurs passages, apportent sur ce fait une lumière particulière. Il est vrai que nous aimions tous nos mères en qui nous trouvions, depuis la petite enfance jusqu'à l'adolescence et au-delà, des recours contre les rigueurs du destin. Nous avions tous à l'esprit leur promptitude à secourir et consoler. Même leurs petites cruautés punitives, à peine douloureuses mais surtout celles s'assignant une fonction thérapeutique, étaient acceptées avec résignation parfois quelque plaisir. Les secondes étaient les plus pénibles : telles la teinture d'iode ou l'alcool à 90 degré cautérisant les écorchures et prévenant les infections et, pis encore, les amères, parfois écœurantes potions à avaler pour se rétablir ou devenir « plus fort ».

Cela était contrebalancé par tant de chansons apaisantes dans les moments de détresse, tant de délices savamment cuisinés, tant de sagesse imperturbable et communicative que par les mères, un amour était à l'œuvre défiant chagrin, anxiété, angoisse. Je me rappelle cet ami d'origine sicilienne, embrassant sa mère et disant en riant « J'ai le complexe d'Œdipe et je m'en trouve très bien ».

Tout cela n'était pas si simple. Dans toutes les communautés la mère était d'autant plus aimée qu'on oubliait que c'était une femme. Elle avait une tête, un cœur et un ventre mais il était gênant, presque sacrilège de lui imaginer un vagin et un clitoris. Cela était vrai chez les chrétiens notamment italiens chez qui le culte de la Vierge Mère et de Saint-Joseph étaient particulière-

ment en honneur. Les jeunes filles chantaient *l'ave maria* de Schubert, les jeunes hommes celui de Gounod.

Dans ces conditions, l'insulte comptant parmi les plus graves consistait à ravalier la mère au rang de femme ordinaire : « la con de ta mère » était la grossièreté la plus fréquente. Elle avait son équivalent arabe. L'injure pouvait aller encore plus loin ; non seulement la mère avait un sexe mais elle en faisait un honteux commerce (ce qui n'était pas complètement faux dans les conditions du mariage d'alors).

Je me rappelle avoir surpris la brève conversation de mon frère aîné avec un camarade rencontré dans la rue et qui émaillait toutes ses phrases d'un sonore « putain de ta mère ». Je fis remarquer cette indécence scandaleuse à mon frère qui répondit « il est très mal embouché, je n'y peux rien, j'évite de trop lui parler ». En classe de seconde, un condisciple tunisien qui nous amusait par son effort de raffinement dans la grossièreté avait découvert la formule : « je chie dans le lait de ta mère ».

En arabe il y avait encore pire. Plus que d'attenter radicalement à l'honneur de la mère, on lui fermait la porte du paradis et cela malgré un verset célèbre situant la félicité éternelle sous les pieds des mères. On formait le vœu de voir la croyance religieuse de la mère l'en exclure irrémédiablement : « i naal dine oummouk » :qu'Il (Dieu) maudisse la religion de ta mère. C'était l'injure se voulant la plus atroce et qui tendait à devenir la plus répandue.

Là, s'impose une réflexion. L'intolérance religieuse comme voie de salut a fait les ravages que l'on sait du côté chrétien. Cependant, dès mes premières années d'écolier chez les Frères Maristes, j'avais reçu un début de catéchèse incitant à une certaine fraternité entre gens attachés à la piété. « Il n'y a qu'un seul Dieu », m'enseignait-on ; certains l'appellent Allah, d'autres l'appellent Bouddha, d'autres le reconnaissent dans le Christ, mais c'est toujours le même Dieu. Plus tard, lors de mes années de catéchisme, je devais apprendre du prêtre qui en assurait l'enseignement que certes, les

baptisés sont les premiers bénéficiaires de la Rédemption et que la voie du paradis leur est ouverte pour peu qu'ils respectent les commandements de Dieu et de l'Église mais, ajoutait le prêtre, « tout être humain attaché à une religion et en suivant soigneusement les préceptes peut prétendre au salut éternel ». Implicitement on m'avait habitué à essayer de traduire les religions les unes dans les autres ce qui m'exposait certes au danger de « concordisme » mais me prédisposait à une sorte de vaste œcuménisme. J'étais donc surpris de constater que, pour les musulmans, la forme précise de la croyance censée exprimer la foi pouvait avoir pour enjeu le salut ou la damnation. En fait, mes conversations avec nos amis musulmans tendaient toutes à imaginer une sorte de convergence des piétés pour le bien général de l'humanité. Cependant, la culture populaire était là pour rappeler qu'une de ses composantes ancestrales semblait être l'exclusivisme religieux.

Curieusement, les musulmans ne mettaient jamais en cause la religion du père. Ils disaient couramment pour se montrer blessants : « i naal bouk » maudit soit ton père mais très rarement « i naal din bouk ». Par contre la malédiction pouvait viser les ancêtres jusqu'à la troisième génération. Ainsi entendais-je fréquemment l'insulte « i naal bou jeddek » que Dieu maudisse le père de ton grand-père. La tendance à la malédiction dans l'injure existait aussi chez les Italiens pour qui l'apostrophe la plus blessante est « disgraziato » (sois privé de la grâce divine).

Pour ce qui est de l'injure visant des ancêtres, les Européens n'étaient pas en reste. Ils évoquaient en termes se voulant offensants « les morts » de leurs adversaires. Pour qui a vu les Siciliens se recueillir devant leurs caveaux de famille, où brûlaient des bougies le jour des morts, peut comprendre combien de telles insultes pouvaient être blessantes. Les ancêtres étaient flétris en des termes parfois incohérents comme « le con de tes morts », ou « la putain des os de tes morts ». On menaçait de les exhumer : « je te sors les os de tes morts ». Il y avait aussi une formule assez mystérieuse enjoignant apparemment de résoudre ses propres problèmes sans importuner les autres et qui était « mange tes morts ».

Ce qui me surprit et m'intéressa dans les familles arabes fut la différence entre les insultes prononcées par des hommes et celles émanant de femmes. Ces dernières ne recouraient ni aux qualificatifs de nature sexuelle se voulant dégradants, ni aux injures religieuses. Elles manifestaient un attachement peut-être féminin ou maternel à la physiologie. Quand elles se voulaient injurieuses, elles appelaient sur la personne leur déplaisant diverses maladies ce que ne faisaient guère les hommes. Elles disaient « ia'tik baklah » ou « ia'tik douni » ou « ia'tik sahta ». On m'expliqua un jour à quelles pathologies correspondaient ces appellations mais j'avoue l'avoir oublié. Je sais que le plus souvent, elles comportaient de fortes irrptions de boutons.

D'un ordre moins grave, mais néanmoins injurieux, étaient les incitations à disparaître ou à s'effacer. Les classiques « vas te faire foutre » et pis encore existaient dans la plupart des langues parlées en Tunisie. Plus pittoresques étaient les expressions plus bénignes comme, en français, « va de faire une soupe de fèves » ce qui impliquait un raffinement culinaire supérieur à celui propre à l'expression courante en France métropolitaine « va te faire cuire un œuf », étant entendu qu'il s'agissait d'un œuf dur ou sur le plat et non de l'œuf en meurette ou en aspic.

L'âge venant, on commença à se déprendre de l'injure et on prétendit y substituer la réfutation rationnelle du point de vu adopté par « la partie adverse ».

Quand on constate que de réfutation en réfutation on peut en arriver à des guerres idéologiques, on se dit qu'après tout, les injures dans leur naïveté prêtent moins à conséquences que les constructions.



**Les jeux d'enfants**



## **Colloque sur « Les Phéniciens en Méditerranée »**

**Annie Krieger- Krynicki**

Ce colloque s'est tenu à Paris, le 23 janvier 2020, sous l'égide de l'Académie des Sciences d'Outremer. En introduction, ont été évoquées toutes les acceptions du terme Phénicien avec ses dérivations possibles, allant de la pourpre, en passant par le palmier, jusqu'au phénix ! A moins qu'il ne s'agisse du mot *phenar*, signifiant coupeur de bois ou charpentier, allusion au commerce de bois de cèdres. Le Liban était en effet le fournisseur de ce bois indispensable à la construction des navires et recherché dans le monde antique. La langue phénicienne n'a été déchiffrée qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle par l'abbé Barthélemy et c'est Ernest Renan qui a posé la « question identitaire : « Qui sont les Phéniciens » Dans « A Chypre et au Levant » , Annie Caubet conservatrice générale honoraire du patrimoine et professeur à l'École du Louvre a levé le voile sur les recherches archéologiques récentes à Sidon et à Byblos. Les Phéniciens furent confirmés comme de grands navigateurs intrépides .

En Espagne, la ville de Cadix aurait été fondée par les habitants de Tyr, la Phénicienne, comme d'autres établissements sur la côte, selon Hélène Le Meaux, conservatrice au Musée du Louvre. « En Afrique du Nord », tel est l'intitulé de l'exposé de Claude Briand- Ponset , membre de l'ASOM, maître de conférence (H) à Rouen et Caen en Histoire de l'Antiquité et collaboratrice de la *Bibliographie analytique de l'Afrique antique* ( Éditions École française de Rome ). Les œuvres littéraires évoquent la présence de Phéniciens, grands rivaux des Grecs, sur les côtes de l'Afrique du Nord dès l'an 1100 av. JC. Selon cette tradition, ils auraient fondé une ville et érigé un autel au dieu Melqart à

Lixus, sur la côte atlantique du Maroc, à cinq kilomètres de Larrache, évoqué par Pline l’Ancien qui place là le Jardin des Hespérides. Une tablette en phénicien du VIII<sup>ème</sup> av. JC et deux statuettes situent leur présence plus tardivement. En Tunisie, Utique, décrite aussi par Pline, fut fondée en 1100 soit 287 ans avant Carthage sur un promontoire, mais aujourd’hui est éloignée de la mer. De la Libye jusqu’à l’extrême occident, les Phéniciens ont jalonné la côte africaine de comptoirs, les Emporia comme Alger et Siga, (près d’Oran), Leptis Magna ou Hadrumète. Selon la conférencière, les découvertes archéologiques récentes permettent de remonter jusqu’au début du VIII<sup>ème</sup> siècle, « date proche de celle de 814 av. JC que la tradition attribue à la fondation de Carthage attribuée à Elissa, une princesse tyrienne, longtemps tenue pour inexacte ». La cité, tout en restant largement fidèle à ses origines, « développa des traits culturels distincts de ceux de la mère patrie . »

Ainsi pouvons- nous grâce à ces nouvelles découvertes dévoilées au cours de ce colloque, en toute confiance, relire l’Enéide. Nous pouvons compatir aux malheurs de Didon, abandonnée par Enée et pleurer sur le bûcher allumé pour la reine suicidaire de Carthage et reproduit par tant de peintres illustres.

*« Heureuse , trop heureuse Didon, si les vaisseaux dardaniens n’avaient jamais touché ton rivage. » Virgile.*